



Annales historiques de la

Révolution française



LES INDES ORIENTALES
AU CARREFOUR
DES EMPIRES

N° 375 – Janvier-Mars 2014

avec le soutien de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS et du Centre National du Livre



ARMAND
COLIN

l'historien/n/e peut se servir de ces sources, précieuses si – et seulement si – il/elle « les prend pour ce qu'elles sont » et s'il/elle rend intelligibles les processus qui ont mené à leur élaboration.

Au terme de ce colloque, Natalie Petiteau évoque dans la conclusion les pistes ouvertes par les communications mais qu'il faut impérativement continuer à tracer.

Annie CRÉPIN

Alexandre TCHOUDINOV (dir.), *Одъаіюоѳнѣеѣ аааааіаіѣѣ – 2012 [Annuaire d'études françaises – 2012. Bicentenaire de la Guerre patriotique de 1812]*, Moscou, Institut d'histoire générale, 2012, 477 p.

Ce volume de l'*Annuaire d'études françaises* s'inscrit dans le cadre de l'abondante littérature parue en Russie à l'occasion du bicentenaire de la guerre de 1812. Alexandre Tchoudinov a réuni dans la première partie les articles de ses collègues russes et étrangers sur l'histoire de la guerre, et dans la seconde, des études sur *L'image de l'ennemi à l'époque des guerres napoléoniennes*. Disons, dès le début, que la majorité des articles de la deuxième partie (six sur dix) a été publiée dans les *AHRF* (N° 369-2012) ; c'est pourquoi, il n'est pas utile de les présenter aux lecteurs de notre revue (il s'agit de ceux d'Alan Forrest, Johan Joor, Marie-Pierre Rey, Maya Goubina, Alexandre Tchoudinov, Nicolai Promyslov). La troisième partie du volume est consacrée aux problèmes historiographiques.

Les articles réunis dans la première partie portent sur des sujets épars, autour de la guerre, si bien que le compte rendu en est difficile. Vadim Roginski, grand spécialiste de l'histoire moderne des pays scandinaves, a consacré son article à la « Politique de Napoléon au nord de l'Europe à la veille de la guerre de 1812 ». Il souligne la profonde différence entre la politique du Danemark et de la Suède à l'égard de la France napoléonienne. Si les Danois ont préféré, se trouvant dans une situation inextricable, conclure en 1807 une alliance avec Napoléon, il n'en était pas de même de leurs voisins. L'auteur explique l'attitude ambivalente de la Suède envers l'empereur par le refus suédois de suivre le Blocus continental, car cette politique ne coïncidait pas avec ses intérêts économiques. Ceci a contribué à la conclusion, le 5 avril 1812, d'une alliance entre la Suède et la Russie (signalons que le premier livre de Vadim Roginski, paru en russe en 1978, a été consacré à ce sujet). L'auteur considère cette alliance comme la première défaite de Napoléon en 1812. En même temps, l'auteur n'émet aucun doute quant à l'échec subi en fin du compte par la politique de Napoléon dans cette région, car les Danois, comme les Suédois, ont renoncé à entrer dans les rangs de la Grande Armée lors de la campagne de 1812.

À la différence de Vadim Roginski, Andreï Popov discute la politique sociale de Napoléon en Russie. Celle-ci a suscité beaucoup de débats parmi les historiens soviétiques. En évoquant bien des circonstances qui ont empêché Napoléon de proclamer l'abolition du servage en Russie (surtout son statut de monarque, le caractère politique de la guerre qu'il menait), l'auteur signale toutefois, et à juste titre, parmi celles-ci, la prépondérance donnée par l'empereur à une paix honorable conclue avec le tsar russe et non pas avec les paysans insurgés.

Sergueï Iskul présente en détail les particularités de la conduite des Français à Moscou en 1812. En se référant exclusivement aux sources russes, il relève les différents aspects du sujet traité ; il s'agit surtout de la bienveillance et de la compassion des soldats français (à la différence des autres nationalités qui s'étaient enrôlées dans la Grande Armée)

envers les habitants de la ville, leur respect à l'égard des croyances des Moscovites et de leurs églises, etc. Quant aux exploits dans le Kremlin après la retraite de l'armée française le 10 octobre, il accentue le désir des Français d'éviter des complications possibles de caractère militaire lors des futures hostilités, car le Kremlin était aussi une forteresse. Autrement dit, il soutient, à la différence de tous les historiens russes et soviétiques, la version française créée par Napoléon. Par contre, Sergueï Iskul a révélé le rôle de Rostoptchine, commandant militaire de Moscou, dans l'organisation de l'incendie de la ville, en réfutant la responsabilité imaginaire des Français. Or, Sergueï Iskul s'abstient de citer les noms de ses prédécesseurs soviétiques ou russes contemporains (V. Kholodkovski, Boris Abalikhin, Vladimir Dounaïevski, Nikolai Troïtsky) ayant démontré la culpabilité des Russes bien avant lui.

Les aspects militaires de l'histoire en relation avec la guerre de 1812 sont évoqués dans les articles d'Eman Vovci (États-Unis) et Tõnu Tannberg (Estonie). Le premier d'entre eux a tenté de préciser, en s'appuyant sur les archives françaises (surtout celles du *Département de l'armée de terre* à Vincennes), les effectifs et les pertes de la Grande Armée lors de la bataille de la Moskova. On sait que les données des historiens sont divergentes. À propos des effectifs de l'armée de Napoléon à la veille de la bataille, il indique dans son ensemble des chiffres déjà connus : de 130 000 à 135 000 soldats et officiers. En ce qui concerne les pertes de l'armée, celles-ci atteignaient, d'après les sources utilisées par lui, 20 000, ce qui correspond aux chiffres généralement avancés. Eman Vovci fait un appel aux historiens pour arriver à des résultats plus précis.

L'article de Tõnu Tannberg, en dépit de sa portée scientifique indéniable est un peu éloigné du thème du volume : il y discute le recrutement de l'armée russe dans la première moitié du XIX^e siècle. En le comparant à la formation des armées dans les pays européens, il en conclut que le gouvernement tsariste n'a pas pu créer, à la différence des autres puissances, une armée de masse, car il n'avait qu'un seul moyen d'augmenter les rangs de l'armée russe, celui de la levée en masse. Et il note que c'est effectivement celle-ci qui a pris part aux hostilités de 1812 et de 1813-1814.

Deux auteurs russes ont consacré leurs articles à Mikhaïl Koutouzov. Vladimir Zemtsov a étudié un sujet particulier, mais intéressant, celui des nuances de sa rencontre avec le général Lauriston le 5 octobre. Il fait reposer son hypothèse sur les mémoires des contemporains français : à la différence de certains de ses prédécesseurs soviétiques, l'auteur croit que Koutouzov n'avait point l'intention de gagner du temps par des pourparlers.

Lidia Ivchenko s'attache pour sa part à réhabiliter l'image de Koutouzov, particulièrement mis à mal dans l'historiographie russe et soviétique depuis l'époque d'après-guerre à nos jours. Il aurait été plus pertinent de l'insérer dans la troisième partie de ce volume.

On sait que, dans l'armée russe, beaucoup de généraux d'origine étrangère accomplissaient leur mission à côté des commandants russes. Victor Bezotosni discute quelques problèmes qui sont en relation avec les généraux d'origine française ayant contribué à la victoire de 1812. Il constate que neuf d'entre eux étaient des royalistes émigrés ayant quitté la France révolutionnaire (Langeron, Lambert, Saint-Priest et d'autres). D'autres encore étaient les descendants des huguenots français dont les ancêtres s'étaient installés en Russie depuis des siècles et qui n'étaient plus en 1812 des sujets de la France.

Le thème traité par Thierry Lentz est à la fois original et intéressant, car il aborde le problème des réminiscences de la guerre de 1812 en 1941 parmi les nazis et les Soviétiques. Il discute la place que celles-ci occupaient dans la propagande des nazis et dans celle de Staline. Si les Allemands étaient désireux d'éviter des comparaisons entre Napoléon et Hitler, surtout après la défaite qu'ils subirent lors de la bataille de Moscou, la propagande



soviétique dirigée par Staline, en revanche, se référait obstinément à l'expérience de la guerre de 1812, pour unir les peuples de l'URSS autour de l'idée du patriotisme. Le souvenir de la guerre de 1812 est devenu pour la propagande soviétique l'un des facteurs essentiels de l'unité nationale. Il y a lieu de mentionner que lors de la guerre contre les nazis, les historiens et publicistes soviétiques ont constamment publié en différentes langues des brochures et des articles sur la guerre de 1812 et les militaires russes de cette époque ; la traduction russe du bref contenu des mémoires d'Armand de Caulaincourt a également paru en 1943.

Parmi les articles insérés dans la deuxième partie, citons celui d'Eugénie Prusskaya sur la perception de l'image de l'Orient par les éditeurs du « Courrier de l'Égypte » et de « La Décade Égyptienne ». L'auteur maîtrise très bien l'information que ces journaux contenaient. D'après ses conclusions, dans le but d'attribuer aux soldats français une mission civilisatrice, on a intentionnellement présenté l'Égypte comme un pays plus qu'arriéré, où ne régnait que les préjugés religieux ayant freiné le progrès du pays.

Par contre, les différents adversaires de Napoléon ont contribué à la formation de son image très négative. Citons parmi ceux-ci Garlieb Merkel, littéraire et publiciste. D'origine lettone, à la charnière des XVIII^e-XIX^e siècles, son activité a été étudiée en profondeur par Anita Cerpinska, de Lettonie. Elle nous dresse le portrait d'un combattant fervent, qui a mené contre l'empereur une « guerre personnelle » de 1805 à 1815. D'après les convictions de Merkel, les « lois » de Napoléon n'étaient même pas à l'avantage du peuple français.

Igor Mednikov discute un problème beaucoup plus compliqué, celui de l'attitude des Espagnols envers les Français lors de l'occupation. L'analyse des particularités propres à la société espagnole au début du XIX^e siècle (la notion de la religion comme une force politique, le patriotisme, la foi envers le pouvoir royal, etc.) et des formes différentes de la lutte organisée contre les envahisseurs, lui ont permis de constater que l'image des Français n'était pas univoque en Espagne et qu'elle dépendait de l'instruction, des vues politiques des hommes, etc. Cependant, les libéraux et les conservateurs avaient un ennemi commun : « Napoléon, les Français, et les *afrancesados* ».

L'article de Vladislav Rjéoutski, de Grande Bretagne, est la première étude spéciale consacrée au thème du « Français de Moscou et la création de l'image de l'ennemi ». Comme il le montre, quelques mesures prises par Rostoptchine à la veille de l'occupation de Moscou contre les Français habitant dans cette ville ont contribué à la formation chez les Moscovites de l'image de l'ennemi. Après l'entrée à Moscou de la Grande Armée, beaucoup de Français n'ont pas quitté la ville et sont entrés dans les organes du gouvernement provisoire. Il croit que c'était la fin d'une étape importante dans leur vie ; une partie ayant quitté la France révolutionnaire, n'étant pas capable de s'intégrer complètement à la société russe.

La troisième partie contient l'article de l'auteur de ces lignes sur la querelle d'Albert Mathiez avec les historiens soviétiques au début des années 1930, dans lequel sont principalement relevées les causes qui avaient conditionné le silence gardé soigneusement en URSS sur cette polémique absolument politisée : ce sont, *primo*, le grand respect envers Mathiez ayant empêché les historiens soviétiques de se rappeler les expressions péjoratives utilisées jadis par leurs prédécesseurs à son adresse ; *secundo*, le destin brutal des participants soviétiques de cette polémique, dont la plupart sont devenus les victimes de la terreur stalinienne ; *tertio*, les jugements avancés par Mathiez à propos de la politisation de la science historique en URSS, dans les années 1920-1930, qui ont conservé leur actualité jusqu'à l'éclatement de ce pays. Nous avons accordé aussi une place à l'introduction rédigée

par Yannick Bosc et Florence Gauthier pour la réédition de *La réaction thermidorienne* (Paris, 2010) de Mathiez.

On y a publié aussi quatre recensions sur des livres récents dont deux portent sur l'époque révolutionnaire. Dmitri Bovykine a rendu compte du livre de Sémeon Blumenau sur *Les transformations révolutionnaires de l'Assemblée constituante de la France en 1789-1791* (Briansk, 2011), dans lequel, en appréciant la portée de son approche, il s'engage toutefois dans une confrontation libre avec l'auteur sur quelques-unes de ses conclusions, et en premier lieu sur les causes de la Révolution (voir aussi notre recension sur ce livre dans les *AHRF* n° 370-2012). Et nous-même avons rendu compte du dernier livre, très important, d'Hervé Leuwers : *La Révolution française et l'Empire. Une France révolutionnée (1787-1815)* (Paris, 2011).

Varoujean POGHOSYAN

Vadim ROGINSKI, [Áíðüíáà çà Ñëáíàèíáàèð. Ìáæáóíáðíáíüá òðíðáíèý íà Ñáááðáá Ááðíü à ýíüó íáíèéáííáíèèò áíéí, 1805-1815] *Lutte pour la Scandinavie. Les relations internationales dans le Nord de l'Europe à l'époque des guerres napoléoniennes, 1805-1815*, Moscou, Ves Mir, 2012, 520 p.



Ce gros volume est sorti de la plume de Vadim Roginski, notre confrère russe, éminent spécialiste de l'histoire des pays scandinaves, qui occupe le poste de chef du département de l'histoire moderne de l'Europe occidentale à l'Institut de l'histoire générale de l'Académie russe. Son nom est bien connu depuis longtemps des historiens occidentaux grâce à ses nombreux ouvrages sur l'histoire moderne des différents pays du Nord de l'Europe. Parmi ceux-ci, je voudrais citer son livre sur la *Suède et la Russie : l'alliance de 1812* (en russe, Moscou, 1978).

Vadim Roginski nous présente dans son récent livre le tableau détaillé des relations internationales dans le Nord de l'Europe à l'époque du Premier Empire, en se référant à une documentation impressionnante, surtout aux documents inédits, tirés des archives russes, suédoises, danoises, finnoises et estoniennes. En maîtrisant parfaitement l'abondante littérature rédigée en différentes langues occidentales, il met l'accent, d'une part, sur les relations compliquées entre les pays scandinaves, et de l'autre, sur la politique de différents pays occidentaux, particulièrement celle de la France, de la Russie et de l'Angleterre, à l'égard de cette région. Cette rivalité et la lutte impitoyable que se livraient ces pays ne pouvaient, sans doute, épargner la péninsule scandinave. Notons dès le début que l'auteur a le mérite d'être le premier chercheur à avoir entrepris, en appliquant la méthode historique, l'étude complexe des relations internationales dans le Nord de l'Europe au début du XIX^e siècle dans le contexte non seulement régional, mais également européen.

Vadim Roginski qualifie la période traitée de critique, à bien de points de vue, pour les pays du Nord, en soulignant l'émergence sur la carte de deux nouveaux États, à savoir la royauté de Norvège et le Grand-duché de Finlande. Et c'est probablement pour cette raison que l'un des sujets principaux du livre est le sort de la Norvège (p. 10). Pour donner aux lecteurs la possibilité de s'orienter complètement dans tout ce qui s'est passé à l'époque napoléonienne, il a consacré son premier chapitre (p. 13-112) à l'étude des événements dans les pays scandinaves aux XVI^e-XVIII^e siècles, et, en premier lieu, aux tentatives des Suédois pour annexer la Norvège, qui se trouvait à cette époque dans le royaume du Danemark.